

AMEUBLEMENTS
DÉCORATION

MERCIER
FRÈRES

179, Rue Nationale
LILLE

LUSTRIERIE,
PAPIERS PEINTS

Journal de Roubaix

DIRECTRICE: MADAME VEUVE ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS

Nord et limitrophes.....	3 mois, 35.00;	6 mois, 60.00;	1 an, 100.00;
Autres départements.....	35.00;	60.00;	100.00;
Belgique.....	35.00;	60.00;	100.00;
Union Postale: Tarif A.....	35.00;	60.00;	100.00;
— Tarif B.....	50.00;	100.00;	150.00;

ANNONCES

ROUBAIX.....	60 à 71, Grande-Rue, Tél. 84 et 10.00. Jour 6.
TOURCOING.....	30, rue Carnot.
LYLLE.....	2, rue Faidherbe, Tél. 87.07.
FABRIE.....	118, boulevard de l'Industrie, Tél. Louvre 08.00.
MOUSBORO.....	105, rue de la Station, Tél. 6.44.

EXCELSIOR

Les réputées bières

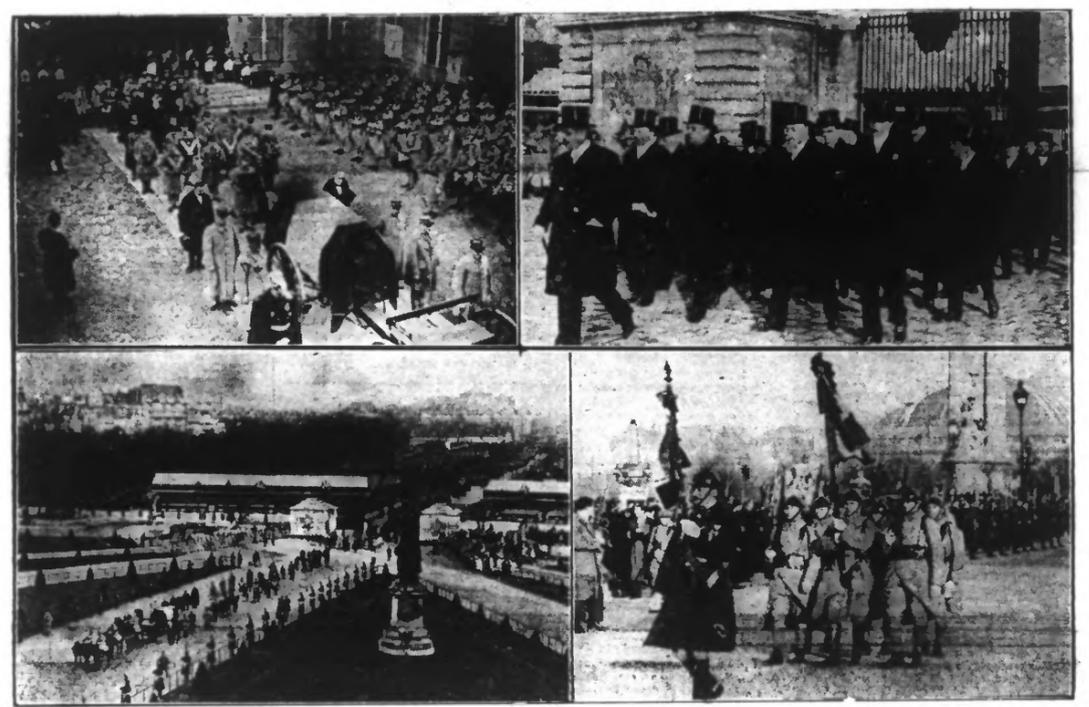
MUNICH

DE LA

Grande Brasserie
DE LILLE

Les funérailles nationales de M. André Maginot ont été célébrées dimanche à Paris

Le Gouvernement, l'Armée, les Anciens Combattants et le peuple de Paris ont rendu un dernier hommage au Ministre de la Guerre, au populaire sergent de Verdun



EN HAUT, à gauche: Le cortège funéraire quitte le ministère de la Guerre; à droite: Le groupe des ministres dans le cortège, avec M. P. Laval en tête. EN BAS, à gauche: Une vue générale du cortège à l'arrivée aux Invalides; à droite: Le drapeau du 44^e régiment d'infanterie territoriale auquel appartient M. Maginot pendant la guerre et sorti du musée de l'Armée aux Invalides, porté exceptionnellement par un sous-officier.

Paris, 10 janvier. — Les obsèques nationales de M. André Maginot, ministre de la Guerre, ont revêtu, ce matin, le caractère de la fête simple et grandiose qu'ont les funérailles des chefs de l'armée.

L'heure point que déjà sur la chaussée sablée, tout autour de l'Hôtel du Ministère et tout au long du boulevard St-Germain les troupes s'assemblent, les drapeaux cravatés d'un drap, clairons et tambours en deuil. C'est assés, déjà, sur le trottoir, la présence d'une foule recueillie venue, bien souvent, des quartiers les plus éloignés de la capitale, pour rendre un dernier hommage à l'homme politique dont le peuple de Paris aimait la silhouette familière.

Dépendant des torchères brûlent aux portes du Ministère de la Guerre. Ces tentures noires décorées de faisceaux de drapeaux couvrent l'entrée principale et c'est dans l'étroite cour qui donne sur la rue St-Dominique un défilé incessant de personnalités venant assister à la levée du corps.

Le drapeau veillé du ministre qui repose toujours dans la chapelle ardente, a été assuré par les généraux Reguin et Bony, ainsi que par les colonels Le Bien et de Jody. Un peu avant 8 h., des compagnies du 24^e régiment d'infanterie avec le drapeau, le colonel et la musique prennent place dans la cour d'honneur.

Un peu avant 8 h., dans un salon voisin de la chapelle ardente, sont groupés autour de M. Pierre Laval toutes les personnalités qui, tout à l'heure suivront le char funéraire: un canon de 75 que traînent six chevaux noirs et que trois sous-officiers conduisent en gants blancs.

La levée du corps

La levée du corps est faite par le cercueil de Sainte-Clotilde, l'église toute proche dont les cloches égrenent le glas.

A 8 h. 20, dans la cour d'honneur, un commandement retentit suivi du bruit des armes: «Garde à vous!» Les aciers luisent dans la froide lumière du matin.

De l'escalier d'honneur, huit employés des pompes funèbres descendent portant la lourde bière de chêne clair qu'ils installent sur le sapon.

Les clairons sonnent, les tambours battent. C'est la sonnerie: «Aux champs», puis aussitôt: la «Marsaille».

Sur la bière, on dépose un drapeau tricolore et autour du char funéraire prennent place les personnalités qui tiennent MM. Charles Dumont, ministre de la Marine, ministre de la Guerre per l'intérim; J.-L. Dumesnil, ministre de l'Air, représentant le Gouvernement; les maréchaux Pétain, Lyauté, Franchet d'Espèrey et le général Weygand, représentant l'Armée; le général Hergault, représentant l'Aéronautique; le vice-amiral Durand-Viel, représentant la Marine; MM. Bostard et Granier, représentant les Assés-

Les personnalités

Puis, voici que débouche seul de la cour d'honneur, le général Braconnier représentant le Président de la République. Ce sont alors, cheminant côte à côte, MM. Lebrun, président du Sénat, et Fernand Boulson, président de la Chambre des Députés.

M. Pierre Laval a pris la tête des ministres et sous-secrétaires d'Etat, qui sont presque tous présents. M. Léger, directeur des affaires politiques et du cabinet au ministère des Affaires étrangères, représente M. Briand.

Le bureau du Sénat et celui de la Chambre des députés forment la suite du cortège. Ils sont précédés des huissiers en manteau d'apparat.

C'est alors le Conseil supérieur de la Guerre, dont les membres ont revêtu leur uniforme de cérémonie, beaucoup ayant adopté la nouvelle tenue sombre et le bicorne à plumes.

Enfin, troupe douloureuse et émue, vient où l'on voit des amputés et des aveugles, voici les représentants d'associations d'anciens combattants venus suivre le corps de leur glorieux camarade.

En remontant la rue St-Dominique,

le cortège gagne le boulevard Saint-Germain qu'il suivra jusqu'à la Chambre des députés pour s'engager ensuite sur le Quai d'Orsay.

Les troupes qui forment la haie d'honneur présentent les armes. Partout sur le trottoir, au fond, c'est la foule émue et recueillie. Rue de Solferino, les anciens combattants, groupés par associations autour de leurs drapeaux se sont joints au cortège après s'être inclinés au passage du corps.

Au fur et à mesure que les derniers rangs du convoi ont défilé, les Parisiens débordent les barrières, emplissent la chaussée et font un convoi une sorte de prolongement populaire.

Sur les marches de la Chambre des députés, le public a pris place très nombreux aussi.

Le cortège avance lentement au milieu de ce concours de population. Il enfile de l'esplanade des Invalides, tout entière occupée par des délégations d'anciens combattants, des troupes de Lys-scouts et des enfants des écoles.

Le soleil qui a percé la brume, éclairer le dôme des Invalides lorsque le cortège s'arrête devant la grille d'entrée.

Aux Invalides

Aux abords des Invalides, tous les impériaux ont été volés de crépe. Sur l'esplanade, où trois tribunes ont été édifiées, la foule, est massée sur trois ou quatre rangs et un emplacement a été réservé aux anciens combattants.

Comme sur le reste du parcours, les troupes forment la haie. Il est près de 9 heures, les trompettes de la garde jouent un air funéraire, les troupes présentent les armes cependant qu'arrive le cortège funéraire ayant à sa tête le général André, commandant de la place de Paris. Les troupes vont se masser dans les rues voisines où elles attendent le moment de défilé.

A 9 h. 20, exactement, le corps du ministre pénètre à l'intérieur des Invalides, où un clairon se fait entendre. Peu après les grilles sont fermées derrière les personnalités admises à assister au service religieux.

La cérémonie religieuse

L'église Saint-Louis des Invalides est solemnellement parée à l'extérieur de draperies bordées, quatre faisceaux sont accrochés au fronton, des cartouches portant les initiales R. F. complètent l'ensemble décoratif funéraire. L'intérieur est absolument nu. Seuls courent tout autour de la nef la frange de drapeaux conquis par les armées françaises pendant des siècles.

Bien avant l'heure de la cérémonie, les personnalités officielles prennent place dans les travées qui leur sont réservées.

Parmi les membres des corps constitués on remarque les robes rouges des magistrats et les habits verts des membres de l'Institut conduits par le

louveau président, Mgr Baudrillard, qui porte le manteau romain violet.

Le clergé de Sainte-Clotilde, ayant à sa tête le chanoine Verdier, curé de la paroisse, est allé processionnellement à la rencontre du cardinal archevêque de Paris, qui préside la cérémonie.

Lorsque la tête du cortège pénètre dans l'église, la Cantoria, que dirige M. Jules Meunier, entonne le «Requiem», de Gabriel Fauré.

Pendant le cercueil est porté jusqu'au catafalque qu'entourent des draperies cravatées de crépe et les personnalités qui suivent le cortège gagnent les places qui leur ont été réservées.

Le général Braconnier prend place dans le sanctuaire aux côtés du prince de Monaco, qui, général de l'armée française, avait reçu des mains de M. Maginot, il y a quelques semaines, les insignes de grand-croix de la Légion d'honneur.

Dans le chœur, face à la famille du ministre défunt s'installent les membres du Conseil supérieur de la Guerre et les collaborateurs immédiats de M. Maginot.

L'église est tout illuminée par les rayons d'un soleil clair et tiède.

Pendant la messe, qui est dite par M. l'abbé de l'Épinois, ancien officier supérieur, vicaire à Sainte-Clotilde et personnel du ministre, la «Cantoria» chante la «Messe de Requiem» de Fauré. Le «Salvum fac populum tuum», de Ch.-M. Wilder, est joué par le grand orgue que tient M. Marcel Luyré, avec accompagnement de cuivres et tambours.

Un moment de l'élévation, trompettes et clairons jouent la sonnerie «Aux Champs». C'est ensuite «O vos omnes», de Gouperin, et le «De Profundis solennel», de M. Jules Meunier, chanté par deux chœurs, qui groupent cent vingt exécutants.

L'absoute est donnée par le cardinal Verdier, avec toute la solennité des rites pontificaux.

LE DISCOURS DE M. PIERRE LAVAL

A 10 h., la cérémonie religieuse est terminée. Le corps est transporté, avec le même protocole qu'à l'arrivée, jusqu'à l'entrée des Invalides, du côté de l'Esplanade, où M. Pierre Laval prend la parole.

En voici le texte:

J'adresse, au nom du Gouvernement, un suprême hommage à la mémoire d'André Maginot, dont la mort soudaine vient de frapper si cruellement le pays et l'armée. Je viens de perdre un collaborateur et un ami.

Dimanche dernier, il y a juste une semaine, je m'étais rendu à son chevet. La maladie l'avait terrassé. Il me reconquit cependant et me souriait à travers sa fièvre, il me dit: «Je suis hors de combat, continue».

Puis ce chef robuste, cet entraîneur d'hommes, reprit sa lutte avec la mort.

(Lire la suite page 2.)

Une controverse sur le désarmement

(DE NOTRE CORRESPONDANT PARTICULIER)

BRUXELLES, 10 JANVIER 1932.

Grand débat, au Cercle «Pour et Contre», sur le désarmement. Le Cercle «Pour et Contre» a été fondé l'an dernier, par un groupe de catholiques, au Cercle «Union et Travail», rue Brabant, à Bruxelles, pour donner aux hommes de bonne foi l'occasion de discuter en public les grandes questions de l'actualité. Un cercle similaire existait déjà. Mais il était tellement anarchisant et bolchevisant, les sujets qu'on y traitait étaient tellement devenus scabreux, que des antichrétiens seuls ou des moscovitaires pouvaient s'en contenter.

Le Cercle «Pour et Contre» s'est ouvert pour donner satisfaction aux autres. Depuis sa fondation, sous la présidence de M. Van de Kerckhove et du R.P. Arendt, de la Compagnie de Jésus, il n'a connu que des succès, par sa haute tenue intellectuelle et morale, par l'intérêt des questions qui y sont traitées et par la qualité des orateurs qui les exposent, contradictoirement.

Le problème du désarmement était, hier soir, à l'ordre du jour de la réunion. Deux orateurs, pour: deux orateurs, contre. Salle comble. Le débat fut passionné. Comme le veut le règlement, plusieurs auditeurs prirent aussi la parole. Commencé à huit heures et demie du soir, le débat dut cesser à onze heures et demie. Il était loin d'être épuisé.

Que s'en dégage-t-il? D'abord un accord partiel de tous, avec le Pape et les Ecclésiastiques, sur le désir de désarmer, d'apaiser la paix, de ne plus voir se renouveler les horreurs de la guerre. Mais, là où il y eut divergence marquée, ce fut sur la méthode à suivre pour arriver à ce qu'il n'y ait plus de guerre. Les uns veulent que l'on désarme immédiatement. «Quand il n'y aura plus d'armée, disent-ils, il y aura nécessairement la paix. Qui répondent les autres: mais est-ce bien à la Belgique de briser ses fusils au moment où l'Europe s'arme, à commencer par la Russie et l'Allemagne? Faut-il laisser nos frontières ouvertes à l'envahisseur, tant que l'envahisseur s'arme?»

Or, cet envahisseur éventuel, il n'y eut qu'une voix pour le désigner explicitement: c'est l'Allemagne. Les partisans du désarmement ne purent qu'affirmer qu'il y avait une bonne Allemagne, qu'il fallait soutenir. L'un d'eux donna même lecture d'une lettre d'un jeune catholique allemand qui demandait à la jeunesse catholique belge de donner l'exemple, en prenant le désarmement, la jeunesse catholique allemande promettant de la suivre.

Très bien, répondit-on. Mais que vaut la mentalité de celui qui a écrit cette lettre? Jusqu'à la jeunesse allemande n'a pas témoigné le moindre regret du crime et des monstruosités commises en Belgique par l'Allemagne pendant la guerre. Qu'elle parle, et on verra!

On a aussi cité Hitler: les partisans du désarmement, pour dire qu'il n'était pas aussi méchant qu'on le pensait, et qu'il n'était pas suivi; les autres, au contraire, pour montrer son programme de guerre, et les attentions respectueuses dont il était l'objet de la part du Gouvernement allemand.

L'accord s'est fait aussi sur la nécessité de recruter la société pour lui rendre la paix.

Conclusion générale: les partisans du désarmement sans garanties ont eu le dessous et ceux qui veulent que les portes du pays soient verrouillées pour empêcher l'invasion, jusqu'à ce que règne plus de justice et de charité, ont été acclamés.

M. Pierre Laval confère avec M. Flandin

Paris, 10 janvier. — M. Pierre Laval président du Conseil, a reçu à la fin de l'après-midi, M. P.-E. Flandin, ministre des Finances.

LES ETATS-UNIS PROPOSERAIENT UNE TRÈVE NAVALE D'UN AN

Londres, 10 janvier. — Suivant l'«Observer», on prête aux Etats-Unis l'intention de proposer à Genève la conclusion d'une trêve des constructions navales d'une durée d'un an.

LE POLICEMAN ET LE NAIN ::

(Wide World photos.)

Ce policeman géant, qui ne mesure pas moins de six pieds, vient d'arrêter, parce qu'il était en état d'ivresse, ce nain, qui ne dépasse pas trois pieds.

Un ouvrier agricole congédié tente d'assassiner son patron et sa famille, à Halluin

IL EST HEUREUSEMENT MAITRISÉ

Est-ce un drame de la folie ou de l'ivresse que celui qui s'est dévoué dans une ferme du chemin de Neuville à Halluin, où un ouvrier agricole, dont le caractère étrange avait été exaspéré par le renvoi qu'on lui avait signifié, tenta armé d'une hache, d'égorgier son patron et la famille de ce dernier?

L'enquête conduite par l'ancien commissaire de police, M. Nadand, nous le dira.

Un mois de novembre 1930, M. Jean Delobel, fermier, 8, chemin de Neuville, embauchait un valet du nom de Cyrille Blomme, sujet belge, né à Westroosebeke (B.), le 24 août 1873.

Blomme était travailleur, mais il apparut tout de suite comme ayant un caractère sombre et sournois.

Ces derniers temps, l'humeur de Blomme ne fit qu'empirer. Ses propos, d'ailleurs qu'il émettait souvent, devenaient méchants. Aux remontrances justifiées que lui fit son patron, Blomme répondit par des menaces.

Trouvant son ouvrier insupportable, M. Delobel se vit contraint, samedi, de le congédier.

C'est bon, répondit l'ouvrier, qui sortit vers 20 heures.

Dans l'après-midi, M. Delobel étant absent, Blomme revint vers 16 h. 30 et demanda à Mme Delobel de voir le fermier.

Sur une réponse négative, Blomme sortit et arriva dans la cour, proféra à l'égard du fermier et de sa famille des menaces entrecroisées de paroles incompréhensibles.

A ce moment, arrivait M. Delobel. A la vue du fermier, Blomme, devenu soudain furieux, courut à lui et lui lança un coup de poing au visage, que le fermier para. Un coup de poing de riposte envoya rouler à terre l'énergumène.

Puis, tandis que M. Delobel et ses enfants se réfugiaient dans la maison, Blomme, armé d'un outil dangereux, un fourchet, se mit à briser les vitres du rez-de-chaussée. Saisissant ensuite une hache, il tenta, mais en vain, de défoncer la porte.

De rage, Blomme s'attaqua aux vitres de la chambre où s'étaient réfugiés les enfants, mais les fenêtres étaient protégées par des barreaux et la hache n'y brisa.

Désarmé, Blomme courut au hangar, où le fermier le suivit. Une lutte s'engagea sur un amas de paille où l'énergumène était grimpé, lutte qui menaçait de se terminer tragiquement, car Blomme fouillait dans ses poches pour y prendre un énorme couteau de dix centimètres de long et 18 millimètres de large, qu'on retrouva sur lui après son arrestation.

Heureusement, M. Delobel réussit à lui saisir les poignets et à le faire dégringoler du tas de paille, puis à le maîtriser. Aidé de sa femme et d'une voisine qui était accourue, il parvint à ligoter le forcené, qui ne cessa de se débattre jusqu'à l'arrivée de la police.

Les gardes Nolle et Conscience réussirent, non sans peine, à emmener Blomme au commissariat de police où il fut enfermé. Il sera conduit ce matin au Parquet de Lille par les soins de la gendarmerie.

Interrogé sur cette tentative de meurtre, Blomme déclara ne plus se souvenir des faits, ce qui pourrait faire croire à son déséquilibre mental.

LA COUPE DE FRANCE DE FOOTBALL

A Roubaix, devant plus de douze mille spectateurs, l'Olympique Lillois a battu l'Union Sportive Tourquennoise



EN HAUT, à gauche: DESROUSSEAUX et VANDEPUTTE, capitaines de L'UNION et de L'O.L., se serrent la main sous le LIGIL IMPASSIBLE DE M. CRIMON. — à droite: DEBURNE PLONGE, MAIS NE PEUT ARRÊTER LA BALLE. (Am fond, Delannoy lève les bras en signe de joie.) EN BAS, à gauche: VANDOREN VA DÉGAGER SON CAMP EN DÉPIT DE DELY. — à droite: SUR UN SHOT DE DELANNAY, DRONN A LEVÉ LA JAMBIE ET LAISSÉ LA BALLE SORTIR EN TOUCHÉ. (Lire nos comptes rendus en VIE SPORTIVE.)

LES BANDITS DE LA FOSSE-AUX-CHÊNES SONT REVENUS A ROUBAIX

Leur arrestation ne saurait plus tarder

Décidément les insaisissables bandits Ovaere et Kistiaens qui, mardi dernier, dévalaient le bureau auxiliaire des Postes de la rue de la Fosse-aux-Chênes à Roubaix, donnent du fil à retordre aux policiers chargés de leur arrêter.

Nous avons dit que grâce à une enquête qui fut ardue et délicate, on était parvenu à reconstruire leur emploi du temps après leur fameux «coup dur», et que l'on avait appris aussi que les deux compères s'étaient fait conduire en taxi à Paris, où vraisemblablement, ils avaient un gîte en perspective.

Mais l'air de la capitale ne leur a guère réussi mieux que celui de Roubaix. Traqués par la Sûreté générale Daniel Kistiaens et son acolyte Ovaere ont dû quitter précipitamment la ville lumière où ils comptaient s'amuser ferme, et fuir ailleurs. Et sait-on quel endroit les bandits ont choisi pour se cacher? Roubaix, tout simplement, théâtre de leurs sinistres exploits!

A BOIGNY

Pour les raisons que nous avons indiquées hier tout au long, on avait de bonnes raisons de croire que les cambrioleurs s'étaient réfugiés dans la banlieue parisienne, à Bobigny pour être précis. Effectivement M. Bayart, commissaire à la Sûreté générale, secondé par MM. Jobard, commissaire et Malot, Clavel et Reymann, inspecteurs, réussirent à trouver l'asile où s'étaient cachés Ovaere et Kistiaens. Voici le résultat de leur enquête:

Abandonnés comme on le sait jeudi, à 3 h. du matin, à la porte Saint-Denis par le chauffeur lençois qui les amena à Paris, les deux voyous hébétés un autre chauffeur, lequel fut retrouvé et qui se nomme l'«e».

Afin sans doute de détourner les soupçons, ils avaient d'abord organisé comme but de la course le XIII^e arrondissement. Mais, en cours de route, ils firent changer la direction et se firent conduire à Bobigny, au carrefour des Six-Routes. Ils y arrivèrent à 4 h. 30 du matin. Là Ovaere régla la course — 30 fr. — avec un budget de 100 fr., puis accompagné de